

Héros de l'esprit : note sur le Descartes de Thomas

Michel DELON

Les Lumières se sont attachées à dénouer les liens archaïques de l'héroïsme et du sang — sang reçu et sang versé. Le héros se rattachait à une lignée, ou du moins à une communauté, et se manifestait par le sacrifice de soi. Sa grandeur lui permettait d'échapper aux limites de l'individu, il dépassait la peur de la mort pour mieux incarner les valeurs d'une famille, d'une cité, d'une nation. Les philosophes et les savants de l'Antiquité pouvaient relever de ce modèle archaïque par leur indifférence à une mort violente. La peinture a multiplié les Caton et les Sénèque en train de mourir¹. David saisit Socrate en train de parler à ses disciples, la coupe mortelle à la main². Sablet montre Archimède plongé dans ses calculs, indifférent au soldat qui s'approche, l'épée au poing. Le héros était noble par le sang reçu de ses aïeux ou bien anobli par celui qu'il répandait. Si le héros moderne continue à se définir par une grandeur supra-individuelle, il devrait échapper à la loi du sang. Sa grandeur n'est plus celle de la mort. Ses valeurs appartiennent désormais à l'humanité entière, à l'esprit humain qui assure une continuité et une solidarité entre les générations, entre les nations. L'éloge que Thomas consacre à Descartes dès 1765, dans le cadre du concours d'éloquence de l'Académie française, illustre un tel changement de perspective³.

L'expression « héros de l'esprit » serait un oxymore si l'énergétisme héroïque ne pouvait s'accorder avec la lucidité de l'esprit. L'éloge de Thomas ne cesse de croiser dans une même

¹ L'exposition *Triumph und Tod des Helden. Europäische Historienmalerei von Rubens bis Manet* (Cologne, Zurich, Lyon, 1987-1988) présentait *La Mort de Caton* de Le Brun (n° 7) et celle de Guérin (n° 35), *La Mort de Sénèque* de Hallé (n° 36), ainsi que celles de Johann Anton de Peters (n° 87) et de Pietro Melchior Ferrari (n° 121). On sait que ce dernier thème a été traité en concurrence pour le Grand Prix en 1773 par David et par Peyron.

² Voir ci-après l'article de Catherine Guégan, « Du héros et du grand homme : Alexandre, Socrate et les critiques du Salon de 1787 ».

³ Je cite le texte d'après l'édition en deux volumes des *Œuvres diverses de M. Thomas*, à Lyon, chez les frères Perisse, 1767, en indiquant seulement la page au tome II. On situera historiquement l'éloge grâce à la *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, de Jean-Claude Bonnet (Paris, Fayard, 1998), à *Descartes et la France. Histoire d'une passion nationale* de François Azouvi (Paris, Fayard, 2002) et à l'édition de *René Descartes. Trait historique en deux actes et en prose* de Jean-Nicolas Bouilly (1796) par Michèle Sajous d'Oria (Bari, Palomar, 1996).

euphorie le dynamisme qui entraîne et le regard qui comprend. Le mouvement de l'histoire et la volonté du héros se présentent comme des forces qui vont, tandis que l'esprit s'impose comme un regard qui embrasse large. Le héros arrache l'humanité aux ornières de l'histoire, il incarne un sursaut, un réveil, un élan, en même temps qu'une lucidité nouvelle, une ouverture du champ visuel.

Dans cet état de l'esprit humain, dans cet engourdissement général de toutes ses facultés, il fallait un homme qui remontât l'espèce humaine, qui ajoutât de nouveaux ressorts à l'entendement, qui se ressaisit du don de penser, qui vit ce qui était fait, ce qui restait à faire, et pourquoï les progrès avaient été suspendus tant de siècles (p. 18).

L'image de la machine qu'on remonte, des ressorts qu'on tend, renvoie à une énergie mécanique ; la claire compréhension d'une situation historique dans ses origines et ses perspectives d'avenir renvoie à un regard panoramique. Se ressaisir du don de penser, c'est faire preuve à la fois d'une hâte qui n'est pas sans violence, et d'une sérénité qui sait s'abstraire des désordres du mouvement. C'est échapper à une inertie et s'installer dans une contemplation.

L'imaginaire du XVIII^e siècle associe aux images mécaniques celles d'une énergie chimique qui sert à caractériser successivement l'époque en général et Descartes en particulier. L'époque est emportée par « une espèce de fermentation générale » :

La nature semble être dans un de ces moments de crise où elle fait les plus grands efforts. Tout s'ébranle, tout s'agite. On veut partout remuer les anciennes bornes. On veut étendre la sphère humaine (p. 20).

Descartes incarne ce moment de transformation, dont il est à la fois la suite et le principe : « L'âme de Descartes à travers tous ces grands objets s'agrandit, s'élève, fermente » (p. 31-32). Descartes est ainsi rattaché à l'effervescence de la Renaissance qui ouvre l'espace maritime aussi bien que l'espace cosmique : « Galilée fait dans les cieux ce que les grands navigateurs faisaient sur les mers ; il aborde à de nouveaux mondes » (p. 22-

⁴ Dans l'*Essai sur les éloges*, Thomas évoque « l'espèce de sève ou de fermentation générale » qui anime la vie de l'esprit. Sur l'importance de la notion de fermentation à l'époque et en particulier chez Diderot, voir M. Delon, *L'idée d'énergie au tournant des Lumières*, Paris, PUF, 1988 (p. 217 et 223-226) et J. Starobinski, *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple*, Paris, Seuil, 1999 (p. 70-80).

23). Une telle fermentation sourde, un tel travail interne s'accomplit et se parfait dans la claire compréhension. Descartes transforme un esprit général en une parole singulière et donne une unité à la dispersion confuse des mouvements. Il fallait alors un homme « qui vît ce qui était fait, ce qui restait à faire » (p. 18), un homme capable

de rassembler tout ce que les sciences avaient imaginé, ou créé, ou découvert dans tous les siècles, et de réunir toutes ces forces dispersées pour en composer une seule force, et comme un levier unique avec lequel il remuât l'univers[.]

l'homme « d'un génie actif, entreprenant, libre, étendu, profond qui sût voir où personne ne voyait » (p. 18-19). Nouvel Archimède, il interiorise le point fixe du levier en une certitude intellectuelle.

La métaphore du regard indique à la fois l'unité de ce qui est embrassé par l'esprit et la netteté d'une compréhension nouvelle : le tableau et la clarté. Elle revient régulièrement dans l'éloge pour caractériser à la fois le travail de Descartes et la tâche modeste de son laudateur. « Ce serait sans doute un beau spectacle de voir comment la nature le prépara de loin et le forma ; mais qui peut suivre la nature dans sa marche étonnante ? » (p. 19). La vue devient vision quand elle isole une logique qui restait obscure, quand elle invente une explication qui se dérobaît. Thomas ne prétend pas à ce don de seconde vue, de vue par-delà les phénomènes. Il se contente d'« apercevoir » l'esprit de la Renaissance qui nourrit Descartes. Seul ce dernier juge son siècle et « déjà voit au-delà ». « Déjà il imagine et pressent un nouvel ordre de sciences. Tel, de Madrid ou de Gênes, Colomb pressentait l'Amérique » (p. 27). Les expériences successives du philosophe sont autant de spectacles qu'il parvient à changer en vision. Il suffit à l'auteur de l'éloge de dérouler le tableau d'une vie et d'un esprit :

C'est un spectacle aussi curieux que philosophique de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, et de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences (p. 45-46).

À défaut de pouvoir expliquer la naissance du génie, on peut suivre les étapes de sa démarche : « Quel spectacle pour un philosophe, surtout lorsque, élevé à une grande distance, sa vue plonge sur cet amas de préjugés et d'erreurs » (p. 36). La

vue de Descartes est surplombante et verticale, celle de ses lecteurs horizontale et panoramique.

La dialectique de l'énergie brouillonne et de la claire vision correspond au rythme vital par excellence de la diastole et de la systole. Descartes avant Descartes voyage et multiplie les expériences. Il fait même la guerre, comme pour mieux souligner le passage d'un héroïsme ancien au nouvel héroïsme de l'esprit. « Avide de connaître, il voulait étudier les hommes dans tous les états ; et malheureusement la guerre est devenue un des grands spectacles de l'humanité » (p. 35). Le moteur de Descartes est « une activité inquiète », « ce vide d'une âme immense que rien ne remplit encore, et qui se fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer » (p. 28). Une longue note de Thomas rappelle les déplacements de Descartes en Hollande, en Allemagne, en Autriche, aux Pays-Bas espagnols, en Suisse et en Italie, en Angleterre et au Danemark. « L'Espagne et le Portugal sont les seuls pays d'Europe où Descartes n'ait pas voyagé » (p. 34). Cette inquiétude apparaît comme refus des habitudes et des premières évidences, comme le besoin de la diversité et de la contradiction qui nourrissent une telle « âme immense ». L'inquiétude augustinienne ne trouvait de repos qu'au sein de Dieu, l'inquiétude cartésienne est en quête d'une certitude intellectuelle et d'une compréhension de l'univers⁵. A l'étape de la dispersion, de l'accumulation des expériences succède le repli sur soi de la méditation.

Tant d'idées rassemblées dans ses voyages ne lui auraient encore servi de rien, s'il n'avait eu l'art de se les approprier par des méditations profondes, art si nécessaire au philosophe, si inconnu au vulgaire, et peut-être si étranger à l'homme. En effet, qu'est-ce que méditer ? C'est ramener au-dedans de nous notre existence répandue toute entière au-dehors ; c'est nous retirer de l'univers pour habiter dans notre âme ; c'est anéantir toute l'activité des sens pour augmenter celle de la pensée, c'est rassembler en un point toutes les forces de l'esprit (p. 40).

De même que les idées naissent des sens et supposent un dépassement de la simple information sensorielle, Descartes ne devient lui-même que dans l'exercice de méditation. Un premier moment refusait la concentration, du moins la concentration particularisante. Il fallait au philosophe accumuler les expériences, vivre la dispersion du monde :

⁵ Voir les belles analyses de Jean Deprun dans *La Philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1979.

L'on se trompe si l'on croit que l'âme du philosophe doit se concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe. Il doit tout embrasser, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités se touchent ; et la vérité universelle n'est elle-même que la chaîne de tous les rapports (p. 34).

Un second moment exige le repli sur soi, la recherche de l'évidence intérieure, la cristallisation de l'hypothèse unifiante. L'ascèse prend alors la forme d'un détachement, d'une distance. C'est le temps de la retraite en Hollande : « Il dit adieu à ses parents, à ses amis, à sa patrie, il part » (p. 53). Aux voyages à travers l'Europe et aux déplacements géographiques succèdent le voyage intérieur et l'approfondissement intellectuel. Le départ n'est plus celui de l'errance à travers l'Europe, c'est celui du retour à soi-même.

La force de la métaphore visuelle réunit l'idée de l'itinéraire de formation et le principe d'une vision intellectuelle, le Grand Tour européen et le grand retour à l'unité philosophique. Pour dire l'élévation géniale de celui qui sait voir au-delà des apparences, qui sait comprendre les lois de la nature, Antoine-Léonard Thomas dresse Descartes au sommet des Alpes, dominant l'Europe physique et morale.

J'aime à le voir debout sur la cime des Alpes, élevé par sa situation au-dessus de l'Europe entière et plus encore par son génie ; suivant de l'œil la course du Pô, du Rhin, du Rhône et du Danube, et de là s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paraît toucher, pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses ; quelquefois observant à ses pieds les espèces innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices ou entre les pointes des rochers ; quelquefois mesurant la hauteur de ces montagnes éternelles de glace, qui semblent jetées dans le vallon des Alpes pour les combler, ou méditant profondément à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre (p. 37-38).

On retrouve pêle-mêle dans cette image insolite l'éloge rousseauiste de l'altitudes, le goût de l'époque pour le paysage

⁶ Est-il nécessaire de rappeler les lignes de Saint-Preux sur ses ascensions dans le Valais ? « Après m'être promené dans les nuages, j'atteignais un séjour plus serein d'où l'on voit dans la saison le tonnerre et l'orage se former au-dessous de soi, l'image trop vaine de l'âme du sage, dont l'exemple n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblème. / Ce fut là que je démêlai sensiblement dans la pureté de l'air où je me trouvais la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis si longtemps [...]. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous

sublime⁷, la transformation de la situation d'apathie lucrétienne en une élévation vertigineuse et prophétique, l'effort pour mesurer et conquérir les sommets inaccessibles, la volonté d'expliquer la nature par son histoire. La situation de cet encyclopédiste avant la lettre semble celle des promeneurs et des voyageurs de Caspar David Friedrich, arrêtés sur un rocher au bord de la mer, au haut de la falaise ou bien devant la mer de nuages. Campé devant la beauté des choses, interrogeant les mystères du monde, coupé du reste des humains par la nappe de brouillard, le voyageur alpin⁸ surtout peut rappeler l'assurance du philosophe qui sait percer les secrets de la nature. Mais Georges Banu tire justement le personnage de Caspar David Friedrich du côté d'un tragique romantique :

L'homme de dos se trouve à l'avant-garde, héros animé par des visées transformatrices qui, à un moment ou un autre, échouent dans une conclusion tragique. L'homme au-dessus des nuages préfigure l'ennemi du peuple d'Ibsen et annonce aussi son inévitable effondrement. Son erreur vient de l'arrogance qui consiste à tourner le dos au monde et à l'histoire pour désigner l'avenir et le chemin à suivre⁹.

Le Descartes de Thomas est bien confronté aux forces de la terre et du ciel, à la pesée des glaciers et aux éclairs du ciel, il s'isole de la société, s'expose aux risques des crevasses et de la foudre, mais il ne prétend que donner sens aux phénomènes naturels, dresser la carte hydrographique du continent et tracer l'histoire géologique du massif alpin. Ses lecteurs et ceux de Thomas se placent derrière lui pour suivre la leçon géniale :

Ah ! c'est dans ces moments que l'âme du philosophe s'étend, devient immense et profonde comme la nature. C'est alors que ses idées s'élèvent et planent sur l'Univers, pour en saisir les rapports et en embrasser l'étendue (p. 37).

L'immensité n'est pas démesure, perte de l'échelle, vertige de l'orgueil, elle marque un changement de dimension, la tranquille certitude d'une construction logique. La pensée car-

frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel » (*Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Première partie, lettre XXIII).

⁷ On se reportera aux suggestions de Baldine Saint Girons sur le paradigme de la verticalité que représente la montagne et sur le danger qu'incarne le glacier, la glacière dans le vocabulaire de l'époque (*Le Paysage et la question du sublime*, Catalogue de l'exposition de Valence, RMN, 1997). Par opposition aux facilités de la plaine, le chemin qui mène au sommet, c'est aussi la voie difficile, vertueuse, héroïque.

⁸ *Voyageur contemplant une mer de nuages*, Kunsthalle de Hambourg.

⁹ Georges Banu, *L'Homme vu de dos. Peinture, théâtre*, Paris, Adam Biro, 2000, p. 124.

tésienne « embrassera tout ce qui est, le temps et l'espace, l'esprit et la matière, elle présentera une machine immense, mue avec peu de ressort ; on y trouvera le grand caractère de la simplicité, l'enchaînement de toutes les parties », « un ordre réel caché sous un désordre apparent » (p. 59). Descartes est comparé, on l'a noté, à Christophe Colomb, le personnage épique par excellence de la poésie du XVIII^e siècle¹⁰. Il invente la simplicité de l'univers comme Colomb a inventé un monde nouveau. Une autre fameuse « vue de dos » est fournie par la fresque de Giovanni Domenico Tiepolo à la Ca' Rezzonico de Venise, *Le Nouveau Monde*¹¹. Les badauds s'attourent pour voir un spectacle de foire, pour entr'apercevoir une Amérique lointaine et inaccessible. Est-ce un bateleur qui est grimpé sur un tabouret pour animer le spectacle ? La scène participe des plaisirs et des illusions du carnaval vénitien. Le spectateur de la fresque ne voit pas plus ce que regardent les spectateurs de la foire que ceux-ci ne peuvent saisir une quelconque réalité d'un autre monde. Le tableau brossé par Thomas nous invite, au contraire, à regarder avec Descartes la carte de l'Europe, à voir avec ses yeux la logique des phénomènes de la nature. L'autre monde n'a rien d'une illusion, d'une poudre aux yeux, d'une parade, il représente la réalité scientifique au-delà de la surface des choses, la réalité énonçable, transmissible, diffusible comme un bien désormais commun.

Les fleuves qui descendent des sommets des Alpes vers la Méditerranée ou vers la Mer du Nord deviennent l'image d'une pensée qui a la valeur universelle et se répand dans toute l'Europe. La force du sage antique était de s'abstraire du monde, de se couper des passions, de s'élever au-dessus des folies de ses semblables, l'héroïsme du philosophe des Lumières est de se colleter aux mystères de l'univers, d'affronter les préjugés et les superstitions, d'accepter la persécution. Il s'affirme dans une attitude conquérante par rapport à la nature et à la société. Il transforme le désordre des phénomènes en une loi scientifique, il propose à l'humanité les règles de la méthode. L'époque va applaudir comme des héros d'un type nouveau les montagnards qui gravissent les sommets vierges au premier rang desquels le mont Blanc¹², les voyageurs de

¹⁰ Voir Jean Fabre, « Un thème préromantique : le nouveau monde des poètes, d'André Chénier à Mickiewicz », *Lumières et romantisme. Energie et nostalgie*, Paris, Klincksieck, 1963 et M. Delon, « Ce nouvel Ulysse méritait sans doute un autre Homère. Colomb, héros poétique entre Lumières et Romantisme », *Europe*, n° 756, avril 1992, p. 76-84.

¹¹ Voir G. Banu, *L'homme vu de dos*, *Op. cit.*, p. 10-11.

¹² Nicolas Giudici parle justement du mont Blanc comme emblème des Lumières et de l'alpinisme comme sport prométhéen. Il rappelle la place de l'image des montagnes et

l'espace qui s'élèvent sur leurs frères ballons aérostatiques et autres montgolfières. Descartes est présenté comme le héros qui réussit des ascensions intellectuelles, qui s'arrache à la pesanteur des habitudes, à l'inertie des traditions, qui s'expose aux risques de l'incompréhension et de l'agressivité, comme le héros d'une lutte qui vaut bien les guerres anciennes.

Hommes de génie, de quelque pays que vous soyez, voilà votre sort. Les malheurs, les persécutions, les injustices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, et peut-être une mort obscure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce » (p. 172).

La violence et la mort rattrapent les héros de l'esprit. La vie intellectuelle et morale se révèle être encore un combat, celui des Lumières¹³.

des vallées dans les *Méditations* de Descartes (La *Philosophie du mont Blanc. De l'alpinisme à l'économie immatérielle*, Paris, Grasset, 2000, p. 139-140) et remarque que longtemps le mont Blanc a été nommé la montagne Maudite. « Si *montagne Maudite* semble résumer toutes les superstitions d'antan, le *mont Blanc* consacre de façon ostentatoire le renversement moderne des valeurs : la nature quitte le monde crépusculaire de la foi pour entrer dans la lumière de la raison dont la blancheur évoque, non pas la pureté, mais la limpidité du raisonnement scientifique opposée à l'opacité du discours théologique. En 1786, la conquête du toit de l'Europe se communique aux masses éblouies comme la mise en scène du triomphe de la raison et du naufrage de l'obscurantisme. D'où l'insistance sur la forte visibilité de cette montagne qui est restée inaperçue pendant des millénaires » (*Ibid.*, p. 186).

¹³ Lecteur de l'*Éloge* en manuscrit, Diderot s'en dit « confondu » et vante ses mérites au baron d'Holbach, comme il le raconte à Sophie Volland, le 21 juillet 1765 (*Correspondance*, éd. Roth-Varloot, Paris, Éditions de Minuit, 1955-70, t. V, p. 56-7). Les querelles internes à l'Académie ont finalement fait partager le prix entre Thomas et Gaillard (voir Étienne Micard, *Un écrivain académique au XVIII^e siècle, Antoine-Léonard Thomas (1732-1785)*, Paris, Édouard Champion, 1924, p. 146-153). É. Micard parle d'un « Descartes quelque peu romantique » présenté par Thomas (p. 148).